

nationale ou l'attribution de prénoms révolutionnaires. Il y aurait donc eu une réelle adhésion et une participation active du monde ouvrier nantais à la Révolution, préfigurant les mouvements révolutionnaires du siècle suivant, «*l'élargissement de la solidarité ouvrière et l'aiguïsement de la conscience sociale des ouvriers nantais*», préparant «*l'éclosion de la conscience de classe en 1848*».

La thèse peut être séduisante, mais on peut regretter que la démonstration manque de clarté. Si l'auteur a largement puisé dans les sources originales même s'il a dû effectuer des choix, s'il les a analysées et en a tiré la substantifique moelle, son propos reste parfois vague, ponctué de postulats, et est très marqué par l'historiographie de la Révolution, ses écoles et son évolution au cours de ces dernières décennies. Le vocabulaire est quelquefois décalé : peut-on réellement parler de «*culture politique*», de «*patronat*», de «*condition ouvrière*» à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle? Il n'en reste pas moins que la question du «*monde ouvrier*» devait être posée ; Samuel Guicheteau a eu le grand mérite de s'y attacher et marque sans contester une nouvelle étape dans la connaissance de l'histoire de Nantes : son entrée dans la première révolution industrielle, sa participation populaire aux événements révolutionnaires.

Jean-François CARAËS

*Jacques Cambry (1749-1807). Un Breton des Lumières au service de la construction nationale.* Actes du colloque de Quimperlé, 11-12 octobre 2007, sous la direction d'Anne de MATHAN, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique-Quimperlé, Société d'histoire du pays de Kemperle, 2008, 234 p.

On aurait pu croire, depuis la magistrale édition du *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794 et 1795* publiée par Dany Guillou-Beuzit en 1999, tout connaître de Jacques Cambry. En réalité, ce voyageur homme de lettres, homme politique, administrateur, ethnologue, fut aussi un esprit curieux comme pouvait l'être un intellectuel de l'époque des Lumières. Ce sont ces aspects qu'a voulu mettre en valeur le colloque qui s'est tenu à Quimperlé – ville où Cambry fut président du district entre la fin de 1793 et la fin d'août 1796 et où il rédigea son *Catalogue des objets échappés au vandalisme* et son *Voyage dans le Finistère* – à l'occasion du bicentenaire de sa mort.

Anne de Mathan a, d'entrée, replacé l'intérêt scientifique de ces études biographiques dans le cadre de ce que l'on appelle aujourd'hui la micro-histoire – qui s'attache à «*la recherche d'infimes traces et de signes*

ténus laissés par des individus» – en l'élargissant aux «réseaux, cultures politiques, espaces de choix et stratégies par lesquels les individus s'inscrivent dans l'histoire». Le genre biographique échappe ainsi «aux facilités d'une histoire romancée».

Les quinze communications de ce colloque ont été réparties en quatre thèmes, dont le premier est consacré à Cambry, «homme des Lumières dans la République des lettres».

Jean Balcou analyse le voyage intérieur de Cambry, «praticien des Lumières [qui s'élève] à une véritable métaphysique des Lumières, qui n'est autre que l'accès à une autre lumière». De Cambry, admirateur de Voltaire et de Rousseau, «porte-lumière», encyclopédiste, voyageur, on passe à l'homme illuminé par la raison, le druidisme, la franc-maçonnerie, le syncrétisme religieux.

Dans les relations de voyage de Cambry (Suisse, Italie, Angleterre), Jacques Gury fait découvrir un homme des Lumières, croyant certes au bonheur et au progrès, tourné vers l'avenir, mais un avenir radieux qui débouche sur un «éloge de la vie rustique, de la retraite aux champs, voire "au désert", évoquant le bonheur des bergers, au moins des "cultivateurs"». Mais, selon J. Gury, ce modèle de société prôné par Cambry, qui permettrait aux citoyens d'accéder à la paix et à l'aisance, n'est qu'un idéal «avec des degrés dans ce qu'on appelle la "médiocrité"».

Comparant Jacques Cambry et Walter Scott, Sharif Gemie souligne que les «deux écrivains et observateurs sont quasi contemporains», qu'ils ont contribué «d'une façon importante à la naissance des identités régionales» (bretonne pour l'un, écossaise pour l'autre), qu'ils ont été tous deux «des hommes politisés dans des pays en rébellion ou proches de la rébellion» et ont servi d'«intermédiaires entre les autorités nationales et leurs pays» d'origine. Mais, alors que Scott a atteint une notoriété certaine et que Cambry a connu un «demi-échec», l'auteur tente l'explication : d'une part, l'œuvre de l'Écossais est plus cohérente que celle du Breton, d'autre part, le premier a su établir «des liens forts et durables avec les autorités politiques», ce que n'a pu faire le second dans un pays où «les structures politiques [changeaient] trop vite».

Cambry «aux origines de l'ethnologie de la France» a inspiré cinq communications selon des optiques très diverses.

Nicole Belmont a rappelé qu'en 1805 Cambry a fondé l'Académie celtique, avec Michel-Ange de Mangourit et Éloi Johanneau, mais que cette entreprise a été «un essai non transformé». Résumant la brève histoire de l'académie qui lança un fameux «questionnaire» initiateur des enquêtes ethnographiques en France, N. Belmont analyse les raisons de l'échec : rapporter les traditions populaires – souvent considérées

comme «bizarres» ou «absurdes» – à l'idée celte manque évidemment de bases solides et de preuves suffisantes. Bien des membres de l'Académie celtique en tirèrent les conséquences et fondèrent en 1814 la Société royale des antiquaires de France qui se consacra à des travaux historiques, abandonnant «la veine folklorique et ethnographique». Il faudra attendre 1886 pour voir renaître l'intérêt pour ces disciplines, lorsque Paul Sébillot crée la *Revue des traditions populaires*.

Déjà dans le *Voyage dans le Finistère*, Cambry a rapporté des croyances qu'il avait relevées, se fiant à des informateurs qui restent malheureusement anonymes et qui s'exprimaient en breton (il fallait donc un traducteur, Cambry ne parlant pas cette langue). Daniel Giraudon a choisi de comparer les «superstitions» et les rites funéraires signalés par Cambry avec ses propres recherches de terrain dans le Trégor, et il constate qu'«il subsiste encore de nombreux échos des témoignages relevés par Cambry dans le domaine des traditions populaires».

Poursuivant ce portrait de Cambry ethnologue, Fañch Postic précise que celui-ci avait en tête depuis sa jeunesse d'écrire l'histoire de l'imagination humaine. C'est la raison pour laquelle Cambry manifeste de l'intérêt pour les croyances et les traditions restées vivaces chez les paysans, même si, victime des préventions courantes dans l'élite de son époque, il y voit des «rêveries», des «chimères», des «extravagances», et même des «conneries»... Et pourtant, Cambry retient ces croyances, aussi bizarres soient-elles, car «il est persuadé [qu'elles] sont demeurées ce qu'elles étaient au temps des origines, lequel est, bien entendu, celui des Celtes, des Gaulois». Et «c'est cette recherche passionnée d'un passé celtique [qui] conduira aux excès» de la celtomanie et contribuera «à discrediter quelque peu les travaux de ces premiers antiquaires».

Les deux communications suivantes sont plus spécifiquement consacrées à l'œuvre politique et administrative de Cambry dans l'Oise (où il fut le premier préfet entre mars 1800 et avril 1802), remarquablement décrite par Jacques Bernet qui analyse longuement sa *Description du département de l'Oise*, «ouvrage précurseur sur l'ethnologie du département» publié en 1803, et à Quimperlé, où Cambry exerça, on l'a dit, des responsabilités politiques de 1793 à 1796 : Jean-Jacques Gouriou montre que celui-ci «a, d'une certaine façon, subi la Terreur, puisqu'il fut contraint d'exercer la présidence du district, mais [qu']il a aussi appliqué la Terreur dans bien des domaines» (religieux et scolaire), laissant finalement un bilan contrasté dans l'atténuation des violences du régime.

Cambry écrivain fait l'objet de quatre études réunies sous le titre de «Littérature de voyage, voyage en littérature».



Voyageur, Cambry le fut à Saint-Domingue, en Inde, en Angleterre, en Italie et aussi en Suisse (en 1788). C'est en lisant le récit du voyage de Cambry dans ce pays que Jean-André Le Gall a été frappé par les allusions à la Bretagne. Il fallait bien de l'imagination au voyageur breton pour rapprocher des paysages de son pays de ceux de l'Helvétie (les lacs suisses comparés à la baie de Douarnenez, l'Ellé et l'Isole à l'Aar et au Rhin ; pour les montagnes, l'opération est plus difficile...).

Le récit de ce voyage est repris par Jean-Daniel Candaux qui y voit le «journal d'une âme sensible dans la Suisse de Guillaume Tell et de Saint-Preux». De fait, Cambry se montre fasciné par la montagne et les paysages, à quoi s'ajoute un véritable amour de la nature (arbres, fleurs, eaux courantes, etc.), tout en n'oubliant pas qu'il est le mentor du jeune Claude Dodun dont il doit faire l'instruction : J.-D. Candaux n'hésite pas à parler de «tourisme culturel», et juge que la relation du voyage est «l'un[e] des plus intéressant[e]s et des mieux écrit[e]s que le siècle des Lumières nous ait laissé[e]s».

D'un tout autre genre est le *Voyage dans le Finistère*, qui est le résultat d'une enquête de terrain, mais balance entre «vérité et sensibilité», selon Karine Salomé. Balayant l'affirmation sommaire de Marie-Noëlle Bourguet<sup>2</sup> qui qualifie l'ouvrage de «composite, foisonnant, souvent banal, [mêlant] avec désinvolture les genres du voyage pittoresque et de la compilation érudite, du rapport administratif et de la dissertation philosophique», K. Salomé s'attache à démontrer qu'en fait, Cambry est partagé entre «la nécessité de diffuser des connaissances, [donc] de promouvoir la vérité, [et] la volonté de mettre en évidence une expérience personnelle et une sensibilité aiguisée». Si bien que, partant d'une enquête de terrain, il recherche l'impartialité avec un souci d'observation critique, mais ne s'abstient pas de donner ses impressions personnelles, s'exposant ainsi au risque de la subjectivité.

La documentation recueillie par Cambry est si importante qu'elle n'a pas manqué d'inspirer bien des auteurs de monographies du Finistère au XIX<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'observe Joëlle Édon-Le Goff. Connue par ses éditions de l'an VII, de 1835 (Souvestre) et 1836 (Fréminville), le *Voyage* a été pillé par «une kyrielle de compilateurs fantaisistes» mais a aussi servi de point de départ à des auteurs qui ont tenté «de montrer ce qui a changé depuis la Révolution dans le département». Ainsi sont analysés les apports de Gilbert-Villeneuve, de Brousmiche, de Fréminville, de Souvestre, de Vallin, de Courcy.

<sup>2</sup> *Déchiffrer la France. La statistique départementale à l'époque napoléonienne*, Paris, 1988, p. 59.

La dernière partie de ces Actes envisage Jacques Cambry comme sujet et objet d'Histoire.

L'évolution des idées politiques de Cambry n'a pas manqué d'intriguer les observateurs. Certains en ont fait une girouette, un opportuniste ; d'autres, comme Serge Bianchi, essaient plus sérieusement de faire une lecture politique du *Voyage dans le Finistère*, où «Cambry semble amorcer un tournant entre un passé de jacobin incontestable, un présent où le thermidorien fustige le régime de l'an II et un futur où s'affirment les prémices du courant "celtophile"» (ce terme étant préféré à celui de «celtomanie», qui n'apparaît qu'au début des années 1810). Assurément, la réponse est complexe, car Cambry est écartelé entre sa «volonté permanente de contribuer à la construction nationale» et son souci «de réconcilier la nature des Bretons (intrinsèquement bonne et supérieure) et les Lumières». Ce en quoi cet idéal de régénération diffère de celui des Montagnards.

Le *Voyage dans le Finistère* peut être considéré aussi sous l'angle documentaire, et apparaît comme «une source importante pour la connaissance de l'économie bretonne à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle». C'est ce que montre Pierrick Pourchasse, qui constate que les observations de Cambry dans le domaine économique sont pertinentes, apportant d'intéressantes observations sur l'état des industries, de l'agriculture, des voies de communications, etc., mais proposant aussi des solutions pour améliorer l'économie : reboisement, aménagements portuaires, diminution du nombre de foires, développement des pêcheries, etc. On retrouve là un certain nombre d'idées physiocratiques chères à l'homme des Lumières.

Restait à juger de l'influence de Cambry sur le mouvement régionaliste breton qui apparaît dans le troisième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est la tâche de Frédéric Bargain, qui distingue régionalistes et provincialistes. «Pour les régionalistes, la Bretagne est une région de France dont le peuple s'est agrégé volontairement à la nation et ne possède plus de droits spécifiques. La Déclaration des droits de l'homme garantit les droits des Bretons en tant que Français. L'appellation «provincialistes» n'a pas de tradition dans son emploi, mais désigne de façon commode ceux qui rejettent l'évolution liée à la Révolution et se définissent de façon schématique comme nobles, ruraux, monarchistes, défenseurs d'une société d'ordres, fondant leur vision du monde sur l'humanisme chrétien». Suivant ces critères, il apparaît à l'évidence que Cambry, par ses «références culturelles et intellectuelles [...], à savoir la philosophie de l'humanisme gréco-latin et celle des Lumières», est bien «un précurseur de la mouvance régionaliste».

Tels sont les aspects divers de la personnalité de Cambry évoqués au cours de ce colloque. Mais, comme le souligne justement *in fine* Alain Pennec, historien aujourd'hui maire de Quimperlé, il reste encore bien des études à mener : sur le préromantisme de Cambry, sur ses réseaux, sur «la

période lorientaise de sa vie, ses voyages aux Indes, sa propriété à Saint-Domingue et ses idées sur l'esclavage», etc. Ajoutons que le *Catalogue des objets échappés au vandalisme* et le *Voyage pittoresque en Suisse et en Italie* mériteraient une édition critique aussi rigoureuse et complète que celle du *Voyage dans le Finistère* établie par Dany Guillou-Beuzit.

Tanguy DANIEL

Samuel GICQUEL, *Prêtres de Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008, 310 p.

*Prêtres de Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle* résulte d'un travail de thèse consacré à l'étude des carrières cléricales pendant le siècle concordataire dans les diocèses de Saint-Brieuc et de Vannes traversés par la frontière entre Bretagne française et Bretagne bretonnante. L'auteur se situe «dans le cadre d'une histoire sociale du fait religieux» fondée sur la méthode prosopographique. A partir de la prise en compte du plus grand nombre de critères possibles, de leur mesure et de leur mise en relation, l'objectif vise à établir les caractéristiques des carrières ecclésiastiques tout en fournissant un portrait de groupe solidement étayé par des données chiffrées et cartographiées. L'ampleur du travail est d'autant plus remarquable qu'il concerne l'ensemble des quelque 7 300 prêtres recensés.

Dans la succession des neuf chapitres, suivis d'annexes, qui sont clairement présentés, il est possible de distinguer une inflexion en trois parties. Dans la première, il s'agit de la définition de cette population cléricale, de ses origines, sa formation, ses fonctions et leur évolution. S. Gicquel confirme la reprise rapide du recrutement cléricale en Bretagne après la Révolution, la diminution de la charge pastorale entre 1820 et 1860 et la poursuite de l'accroissement des effectifs jusqu'en 1905. Il confirme aussi le fait que ces prêtres sont bien avant tout des fils de paysans plutôt modestes et d'artisans ruraux tandis que la part des prêtres d'origine urbaine recule autour de 15 %. Il confirme enfin l'écart entre les zones de fortes vocations et les zones moins favorables, particulièrement dans le diocèse de Saint-Brieuc, entre la Haute-Bretagne riche en la matière et la Basse-Bretagne, d'où de forts contrastes d'encadrement. Si la notion de vocation reste l'objet de questionnements, la formation, «à la fois transmission d'un savoir et de l'apprentissage d'un état ecclésiastique» est analysée au plus près, et l'auteur retrouve le schéma général d'un XIX<sup>e</sup> siècle divisé en trois temps «qui voient se succéder des jeunes clercs capables de faire face au défi de la reconstruction religieuse des paroisses, des ecclésiastiques pénétrés des idées nouvelles liées à l'ultra-